

TU JOUIS,
DONC JE SUIS

HÉLOÏSE D'AIGLEMONT



Héloïse d'Aiglemont

Tu jouis, donc je suis

© Héloïse d'Aiglemont, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5513-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Exercice difficile que d'introduire une œuvre. Lorsque Héloïse d'Aiglemont, après m'avoir fait l'honneur et le plaisir de me partager son manuscrit, m'a proposé de rédiger cette préface, c'est non sans excitation et avec une certaine frayeur que j'ai accepté. Quelle responsabilité que de choisir les premiers mots que les lectrices et lecteurs découvriront, alors même qu'ils n'ont pas été rédigés par l'autrice elle-même ; c'est donc très humblement que je m'y attèle.

Les premières lignes dépeignant les instants de jouissance de Constance et César n'ont peut-être pas eu l'effet que j'escomptais. D'ailleurs, qu'escomptais-je ? Un frisson ? Un ersatz de plaisir ? Un fantôme couché, de manière aussi peu chaste que tangible, sur papier ? La joie de laisser mon imagination se gaver de la plume de l'autrice ? Il serait malhonnête de prétendre le contraire, comme il serait tout aussi malhonnête de prétendre que cette dernière n'a pas su rendre compte, avec une précision surprenante, de moments, de conversations, de pénétration, de fluides, de désir ou d'absence de désir. Néanmoins, lors de ma lecture, les papillons dans le bas ventre furent rapidement remplacés par un certain nombre de questionnements. Pourquoi parle-t-on de sexe et de sexualité et, à l'inverse, pourquoi ne pas en parler ? Comment parler de sexe et de sexualité alors qu'il en existe autant qu'il existe d'êtres humains ? Une volonté de savoir sûrement. Je pourrais alors m'arrêter là, et renvoyer chacun aux quatre volumes de *l'Histoire de la sexualité* de Michel Foucault. C'est justement le premier volume dans lequel je me replongeais quand Héloïse – et vous me pardonneriez cette familiarité – m'envoyait les premiers chapitres de *Tu jouis, donc je suis* ; des chapitres autour de la relation d'une femme et d'un homme, une mise en mots de la sexualité et des relations hétérosexuelles somme toute. Avant même de commencer ma lecture je noyai Héloïse de mes réflexions. Qu'en était-il de l'hétéronormativité ? De la masculinité performative ? Du rôle de genre attendu des femmes exclusivement pénétrées ? De la sexualité féministe ? Autant de questionnements derrière lesquels j'ai confortablement camouflé mes désirs et ma propre sexualité. Il est bien plus agréable de questionner la société et la norme plutôt que les tenants et aboutissants de notre propre plaisir.

Constance et César m'ont mise face à mes propres contradictions et face au vide incommensurable que représentent des questions qui restent sans réponses. La plus récurrente étant de savoir où commence mon désir en tant qu'individu et

où s'arrêtent les attentes liées à mon corps de femme. Plus encore, le désir de l'Autre et le mien peuvent-ils exister ensemble, en dehors des sentiers battus de l'attendu, de la sexualité admise ordonnée et normée ? Par paresse de la paraphrase, et par pudeur, il serait utile de préciser qu'à la différence binaire des genres la sexualité, elle, « n'a pas de frontières claires » bien que restant genrée et hiérarchisée parce que « mélangée avec des relations sociales non sexuelles »¹. Dans ce cadre, comment concilier des désirs hétérosexuels supposément libres et non immuables au sein d'un ordre préétabli ? La relation entre Constance et César, et plus largement, me semble-t-il, les relations de Constance avec les Autres tendent à nous renvoyer à nos désirs, à ceux que l'on nomme mais aussi et surtout à ceux que l'on n'ose pas nommer ; ces désirs fluctuants dont certains apparaissent parfois comme bien éloignés d'une soif d'exploration et de liberté.

La liberté, ce Graal absolu garant du sens de nos vies terrestres, est transversale à beaucoup de nos pratiques, y compris notre sexualité. Je ne ferai pas l'affront de demander ici qu'est-ce qu'une sexualité libre. Bien entendu, la capacité à désordonner, à explorer, sont autant de pistes de réflexions avec lesquelles Constance joue et tente, certainement comme un grand nombre d'entre nous, de trouver cet équilibre tant recherché entre attendu et liberté de désirer, d'être désiré, exploration et satisfaction. Cette quête intérieure est complexe, en ce sens que le désir évolue, que ce soit au regard de ses expressions et ses objets ou de son existence même. Il est difficile de se laisser guider par son désir surtout quand il dépend d'une relation avec l'Autre et doit donc se concilier avec le désir de cet Autre. De plus, le désir se heurte fréquemment à la volonté d'explorer hors des sentiers battus et la volonté, si ce n'est la nécessité, de se sentir libre. Au-delà d'une réflexion parfois complexe, cette soif de liberté et de désordre ne prendrait-elle pas, selon les êtres et les instants, la forme d'une injonction supplémentaire ? Autrement dit, le fait de se sentir épanoui dans une sexualité dite traditionnelle et hétéronormée ne serait-il qu'un assujettissement à la norme sans être synonyme de liberté ? Qu'en est-t-il de la liberté d'apprécier sans explorer ? Et à l'inverse, de celle d'explorer sans nécessairement apprécier ? Le besoin de faire jouir sa partenaire, le prérequis de ne pas déborder du cadre d'objet de désir en restant en adéquation avec les siens, deviennent parfois presque paralysants en ce sens qu'ils, entre autres choses, ajoutent des injonctions à la montagne normative dressée sur le chemin de notre plaisir. En effet, « les possibilités d'échapper [aux] formes [de l'hétérosexualité] les plus conventionnelles ne sont pas également distribuées »². Puisqu'il ne

s'agit pas ici d'une introduction *bourdieusienne*, je me permets de dériver au-delà de ce constat.

Les aventures, dans toutes leurs dimensions, racontées par Héloïse explorent avec une honnêteté déconcertante le désir. Un désir sexuel, mais peut être avant tout un désir de la sexualité. À la fois de l'ordre de l'intime et de l'ordre de la norme, il peut nous placer ou nous replacer dans des situations inconfortables, paradoxales, parfois même incompatibles avec des valeurs qui nous sont chères. De la relation vécue par Constance et César découlent d'une manière incroyablement naturelle tous les paradoxes ayant trait au désir hétérosexuel : volonté de plaire, jouissance, dépendance, soumission, envie, jugement du partenaire, jugement des pairs. Découvrir cette relation pourra faire écho à des expériences passées, à des désirs avoués ou non, ou encore interpeller sur certaines pratiques pour finalement laisser la place à une ébauche de conclusion : quelle forme prend la liberté sexuelle et est-elle conditionnelle à mon plaisir ? Autrement dit, *la* liberté sexuelle est-elle en capacité de définir *ma* liberté sexuelle ? La création du désordre face à la norme établie, qui semble être la voie royale vers cette liberté, n'est ni définitive ni linéaire, surtout lorsqu'elle revêt la forme d'une injonction supplémentaire. Il est toujours plus aisé de se tourner vers ce qui paraît conditionner nos désirs plutôt que d'y faire face de manière frontale.

Quelle que soit la nature de la stimulation que déclenchera *Tu jouis, donc je suis*, sa lecture et la rédaction de cette préface m'ont fait redécouvrir une liberté tout autre : la liberté de coucher sur papier une émotion non justifiée, dans un désordre qui m'est cher, ne suivant que mon désir dont mes doigts sur le clavier sont les messagers. Épictète a écrit que « ce n'est pas par la satisfaction du désir que s'obtient la liberté mais par la destruction du désir ». Ceci-dit, y adhérer pleinement serait bien hypocrite de ma part car écrire cette préface a répondu à quelque chose de l'ordre de l'envie et non pas de l'attendu. Quel plaisir.

ADÈLE FOREST

TU JOUIS, DONC JE SUIS

I

« Oui, Maman, j'ai regardé hier et il n'y avait rien dans la boîte aux lettres. De toute façon, j'imagine que si vous aviez reçu du courrier, il ne se serait agi que de dépliant publicitaires... Ça fait deux ans que vous n'êtes pas venus dans cet appartement, alors, quand bien même une lettre vous aurait-elle été adressée, il y aurait eu prescription. Bon, Maman, il faut que je te laisse, j'arrive devant l'école de surf dont je t'avais parlée. Je vais me renseigner pour mon inscription.

— Tu me diras combien coûtent tes heures de cours, ça me fait plaisir de te les offrir. Je trouve trop triste que tu passes tes après-midis à lire tes bouquins de philo sur la plage, surtout qu'il n'était pas nécessaire de quitter Paris si tu ne t'intéresses qu'à la lecture... Tu as réussi ton master, il serait temps que tu trouves un sens à ta vie, autrement que dans les livres. Ton mémoire sur la confrontation entre la théorie d'Hegel et de Leibniz sur le réel et le possible était passionnant, mais, vis un peu ma chérie, profite de Saint-Jean-de-Luz... Nous te laissons l'appartement et subvenons à tes dépenses pour que tu te changes les idées. Tu sais, ton père et moi sommes très inquiets, tu es jeune...

— Oui, oui, Maman, je sais, tu me le répètes à chaque fois. Merci pour votre soutien, financier, insista-t-elle amèrement.

— Je parle sérieusement... Il va falloir que tu trouves un travail, mais d'ici là, profite de ton été et de ce temps libre que tu n'auras plus une fois que tu auras commencé à travailler. Mets-le à profit, il est précieux.

— Mais c'est déjà ce que je fais Maman... Ça fait seulement deux semaines que je suis arrivée. J'ai pris mes marques, et maintenant j'ai envie d'apprendre à surfer.

— Je me permets de te dire tout ça car je m'inquiète... Entre nous, tes après-midis de veille fille sur la plage, c'est quand même déprimant... J'en parlais avec Véronique et elle était désolée pour toi... Elle me disait qu'une jeune et jolie fille comme toi, le nez dans les livres, c'était du gâchis.

— Véronique ? Celle qui a quitté son mari après trente ans de mariage ? Ce n'est pas parce qu'elle excelle dans l'art de l'échec que son avis est légitime. Ne le prends pas mal Maman, mais l'opinion de tes copines, je m'en fiche un peu. Pour la plupart, elles sont bien nées ou bien mariées, et complètement en dehors de la réalité, et pour ce qui est des mal divorcées, tu pourras leur dire que je ne suis pas un miroir dans lequel elles peuvent librement refléter leurs angoisses et leurs frustrations. Je dois déjà gérer mes inquiétudes et composer avec vos craintes, épargne-moi les commentaires de Véronique.

— On ne peut rien te dire, c'est terrible...

— Écris ça dans un livre, répondit-elle avec insolence, peut-être que je le lirai et que comprendrai enfin ce que tu cherches à me dire.

— Bon, ça ne sert à rien de discuter avec toi, tu fais ta mauvaise tête. Mais je te préviens, si ton père et moi sommes compréhensifs, ton ironie et ton impertinence vont finir par avoir raison de notre générosité et de notre patience. Alors, à défaut de trouver un sens à ta vie, aies au moins une activité pour rythmer tes journées pendant ces mois que tu passes sur la côte.

— Oui Maman, excuse-moi... J'arrive devant le cabanon, conclut-elle avec empressement. Je te rappellerai demain, je t'embrasse. »

Humiliée d'être gouvernée par l'argent que ses parents lui donnaient, et exaspérée d'être l'objet des commérages de sa mère et de ses amies, elle raccrocha, soulagée de clore cette conversation, et se dirigea vers l'école de surf.

« Bonjour Mademoiselle, que puis-je pour vous, lui demanda, entourée de combinaisons et de planches, une petite femme, blonde, d'une soixantaine d'années, paisiblement installée dans un cabanon en bois sur les murs duquel une grande vague surplombée des mots "La Glisse" avait été peinte.

— Bonjour Madame, je suis ici pour quelques mois et j'aurais aimé apprendre à surfer. Je n'ai jamais fait de surf et ne suis pas une très bonne nageuse, mais j'ai très envie d'essayer.

— C'est bien, répondit-elle en souriant. Vous savez, ici nous avons des élèves de tous les niveaux et nous les formons depuis des années. J'ai ouvert cette école avec mon mari il y a trente-cinq ans, et je peux vous assurer, pour avoir connu tous nos élèves, qu'un p'tit bout de femme comme vous se débrouillera très bien sur une planche. Ici, c'est simple, nous avons quatre instructeurs avec lesquels vous pouvez avoir des cours particuliers ou en groupe. Si vous annulez votre cours moins de quarante-huit heures à l'avance, nous vous le facturons. Ce sont les vacances, mais ce n'est pas une raison pour n'en faire qu'à votre tête non plus... Nous, c'est notre boulot. Alors, si vous n'êtes pas sérieuse, vous passerez plus de temps à nous régler des heures qu'à dompter les vagues. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il faut compter cent euros pour deux heures de cours particulier, et soixante-cinq pour trois heures de cours collectif. Le coût de la location du matériel est inclus dans le prix. Si cela vous convient, je peux vous inscrire à une séance découverte demain matin. Il vous en coûtera trente-huit euros et cela vous permettra de voir si vous avez l'intention de continuer. Qu'en pensez-vous ?

— Ça me va. À partir de quelle heure avez-vous de la place demain ?

— Dix heures, avec Simon. Soit vous me réglez maintenant, soit vous me laissez votre pièce d'identité et me réglerez demain, avant votre séance. Vous imaginez bien, dit-elle pour adoucir la mesquinerie dont elle faisait preuve dès qu'elle parlait d'argent, que si je n'étais pas si intraitable sur les paiements, mon établissement aurait fait faillite depuis bien longtemps. Et puis, ajouta-t-elle avec un sourire railleur, j'aime à dire que je suis aussi exigeante avec mes élèves que l'océan le sera avec eux.

— Je vais vous réglez maintenant, on m'a toujours dit de me méfier de l'eau qui dort, lui répondit-elle avec un sourire hypocrite, déjà blasée par cette tenancière qui croyait faire de l'esprit.

— Comme vous faites bien, dit-elle avec malice. Votre prénom ? poursuivit-elle en comptant les billets qu'elle venait de lui remettre.

— Constance.

— Alors, à demain Constance. Venez un peu en avance si vous le pouvez, cela nous permettra de voir ensemble la taille de planche la plus adaptée à votre morphologie. »

Le lendemain, Constance arriva, comme convenu, à dix heures moins le quart. Il faisait beau, mais l'océan était calme. Il n'y avait aucune vague à l'horizon, et tandis qu'elle scrutait les différents instructeurs, et à mesure que l'un d'entre eux s'approcha d'elle, elle se remémora cette métaphore de Balzac dont la justesse l'avait beaucoup amusée : « c'était une statue colossale tombée du haut de quelque temple grec, sublime à distance mais grossière à voir de près ». C'était exactement ce que lui inspirait cet homme, qu'elle présumait être Simon, qui se pavanait aussi fièrement qu'un coq dont le plumage aurait égalé celui d'un paon mais qui, une fois à sa hauteur, s'était révélé être vulgairement ordinaire.

« Salut ! Moi c'est Simon, dit-il en plantant sa planche dans le sable. Nous sommes ensemble pour une heure ; une heure durant laquelle je vais essayer de te transmettre ma passion pour le *surfing*, pour l'océan, enfin pour les vagues quoi, dit-il d'un ton présomptueux. Par contre, je préfère t'annoncer la couleur tout de suite, je n'aime pas perdre mon temps avec des minettes dont il n'y a rien à tirer. Si à la fin de cette initiation j'estime que tu n'as pas le niveau ou que ta marge de progression est trop faible, j'en informe Vanessa pour qu'elle t'inscrive sur le planning d'un autre moniteur. Ça fait dix ans que j'enseigne l'art de la glisse, j'estime avoir le droit de choisir mes élèves. Donc, si tu veux exceller, il va falloir que tu me prouves que tu me mérites. »